

“J’ai tenu à faire autrement”

L’aventure de la maison d’édition Allia a 40 ans. Jeunes plumes, philosophie, rock et situationnisme composent un catalogue conçu comme un travail d’auteur par l’éditeur indépendant Gérard Berréby. Texte Nelly Kapriélian Photo Jules Faure

→
Gérard Berréby
à Paris, le 28 avril.



Quarante ans après, il vit toujours dans le même appartement, quartier de la Goutte-d’Or, à Paris. Gérard Berréby est un être rare dans le milieu de l’édition. Sa maison, Allia, dont le catalogue atteint le millier de titres, est le reflet d’un esprit totalement indépendant, de goûts intellectuels qui dessinent une vraie personnalité, un art de lire et de vivre qu’il propose, mais n’impose jamais, dans des parutions belles et soignées qu’on garde toujours sur nos étagères, contrairement à d’autres livres. Nous avons rencontré cet autodidacte à l’élégance *old fashion*, né en 1950 en Tunisie, dans ses bureaux au rez-de-chaussée d’un immeuble du IV^e arrondissement, autour d’un vaste bureau ancien entouré de piles de manuscrits. Bavard, intarissable sur son travail et ses passions (c’est pareil), il nous a raconté.

Comment avez-vous décidé de fonder Allia ?

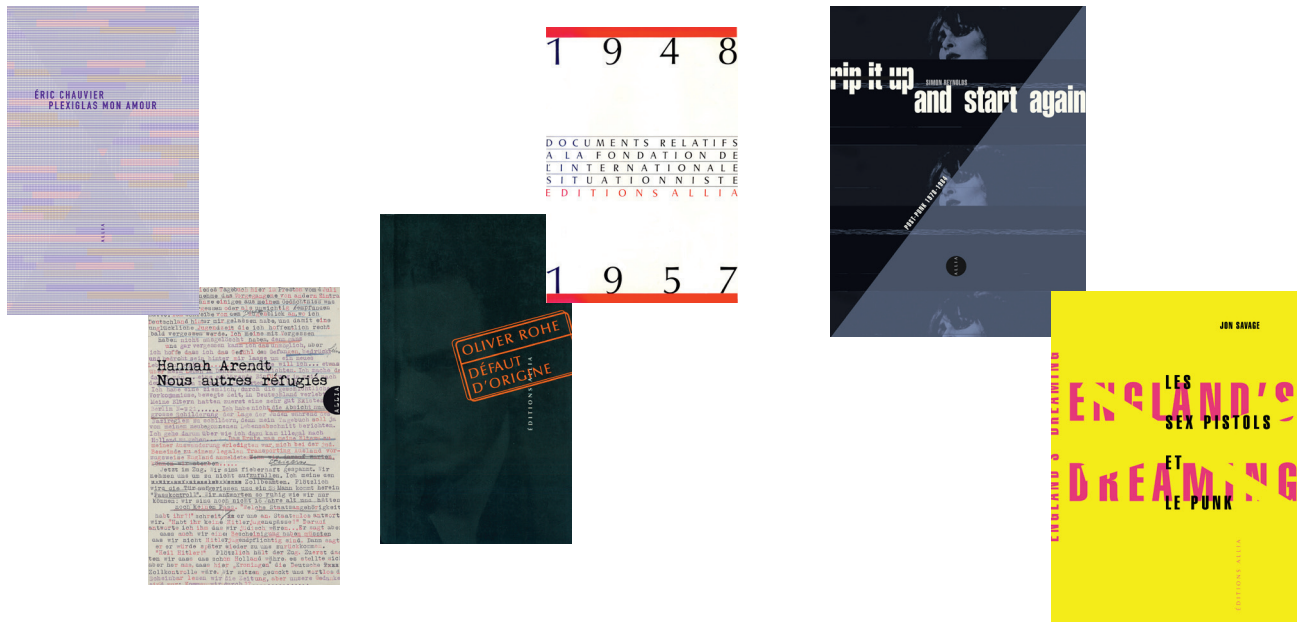
Gérard Berréby — C’était un moment de ma vie où je travaillais en dilettante, je lisais beaucoup. Tout ce que je voyais ne me donnait pas vraiment satisfaction. Dans la fougue et la prétention de la jeunesse, j’avais l’intime conviction que si je me lançais dans une aventure pareille, ce que je ferais serait mieux que ce qui existait. Je n’avais aucune expérience, je ne connaissais rien, et j’ai décidé de me lancer. Les dix premières années, je n’ai publié que trente livres, passés inaperçus mais fondateurs de la maison. Le premier était celui d’un surréaliste belge, Louis Scutenaire, en 1982 : son livre, *Mes inscriptions*, était paru chez Gallimard, qui avait refusé son deuxième texte. À l’époque il n’y avait pas d’ouvrage sur le sujet de l’Internationale situationniste. Mon premier livre contemporain a été, en 1990, celui de Michel Bounan, *Le Temps du sida*, dont les thèses étaient alors très polémiques. Puis il y a eu *Pensées* de Giacomo Leopardi, en 1992. Là, c’est

la première fois qu’on a eu une telle presse, qu’on parlait autant de nos livres. Grâce à Michel Polac, qui avait fait l’apologie de ce livre, il s’est épuisé en quelques jours. Entre 1982 et 1990, on a publié *En avant Dada* de Richard Huelsenbeck, *Fin de Copenhague*, le livre de Guy Debord et Asger Jorn, et *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu* de Maurice Joly, qui portait l’aspect politique que l’on voulait donner à Allia : il ne faut pas censurer vos opposants, mais s’appropriier leur discours et en détourner le courant. À l’époque, je travaillais seul dans mon appartement à la Goutte-d’Or, là où je vis toujours. Au bout de dix ans, je me suis posé la question : quel sens de faire des livres chez moi, à faible diffusion, dont la presse ne parle pas ou pas souvent ? C’est là que j’ai décidé de m’investir complètement.

Et à partir de ce moment, que se passe-t-il ?

Je prends la décision d’installer Allia ici, dans ces locaux du IV^e arrondissement. Ce qui m’a sauvé, c’est la très grande part d’inconscience et d’inexpérience qui m’habitait. Pas de prétention arrogante. J’étais mû par l’idée que ce que je faisais était très important. J’arrivais à convaincre les gens de faire des choses avec moi. La particularité d’Allia, c’est qu’on est aussi férus de culture italienne, de découvertes d’auteurs contemporains que de politique, de musique populaire, et on a décidé de développer tout ça. Nous n’avons ni directeur de collection ni conseiller littéraire. Mais j’écoute les conseils de ceux qui m’entourent, et aussi des lecteurs que nous avons et que nous ne connaissons pas, qui nous signalent des textes à publier. Pour moi, c’est très important. J’ai toujours cette crainte de devenir prisonnier de mon propre ghetto, si vaste soit-il. Rester curieux me permet de m’ouvrir à toutes sortes de choses. Mon véritable projet est de faire un catalogue qui ait du sens et qui porte une cohérence d’ensemble. Il y a des bons livres un peu partout, mais ce que je souhaitais, c’était créer un style dans l’époque, qu’un auteur mort ou vivant ne se sente pas en mauvaise compagnie dans une liste par ordre alphabétique. On reçoit 850 manuscrits par an, ...





→ Défiance vis-à-vis des idéologies, révolte face aux injustices, exploration de la figure de l'émigré, situationnisme, hip-hop et punk vus par le prisme de l'histoire politique et sociale : quelques exemples du catalogue Allia.

→ et régulièrement on en publie un. Un éditeur qui se crée doit faire découvrir des choses. Le dernier jeune auteur en date que l'on suit est Simon Johannin. Il a envoyé son premier manuscrit partout [*L'Été des charognes, publié en 2017, réédité en mai*]. Une fois qu'il a été publié, les autres éditeurs ont voulu faire paraître son second, alors qu'ils n'avaient pas fait attention au premier. Le vrai travail d'un éditeur, c'est de trouver, aussi bien dans le domaine contemporain que classique.

Avez-vous grandi entouré de livres, de lecteurs et lectrices ?

Je ne suis pas issu d'une famille lettrée, je ne suis pas introduit dans les cercles universitaires, intellectuels, je ne suis pas adossé à une fortune familiale. Ma famille vivait et travaillait en Tunisie, j'ai perdu mon père quand j'avais 5 ans dans des conditions dramatiques. On a émigré en 1965 quand j'avais 15 ans, pour arriver à la tristement célèbre cité des Bosquets à Montfermeil, à l'époque flambant neuve. Pour moi, c'était un vrai choc. Je venais d'un milieu très modeste, ma mère était quasi analphabète, et là j'avais le sentiment confus qu'une page se tournait et que j'allais entrer dans une autre vie. Le phénomène de l'émigration a ceci d'intéressant – malgré tous les problèmes auxquels nous retrouvons confrontés – qu'on peut vivre plusieurs vies. Je pourrais me plaindre et vous dire tout ce qu'il y a de négatif à être arraché à sa terre. Mais je comprends aujourd'hui que si je n'avais pas émigré, je n'aurais peut-être jamais fait tout cela. J'ai publié un texte d'Hannah Arendt, *Nous autres réfugiés*, qui a eu un très grand succès. Quand elle dit qu'il faut adopter une autre langue mais qu'on

ne la parlera pas de la même façon, je le ressens dans ma chair. Je parlais arabe, mais en Tunisie, j'allais à l'école israélienne universelle, où j'apprenais le français et un peu l'hébreu. Inconsciemment, j'ai rejeté ma langue d'origine, que j'ai perdue, et j'ai embrassé le français. J'étais comme un cheveu sur la soupe partout où j'allais car je n'avais pas les codes. C'est quelque chose que j'ai conservé et que j'ai même développé. J'ai tenu à faire autrement, et par inclination personnelle, à développer mon indépendance.

Quand avez-vous commencé à aimer lire ?

Assez tard, car dans ma famille on ne lisait pas. J'ai lu tout et n'importe quoi, et surtout n'importe comment. Il n'y avait pas de méthode. En 1966-1967, j'allais au collège en Seine-Saint-Denis, et rien ne trouvait grâce à mes yeux. Je ne voyais que stupidité et injustice dans tout ce que j'entendais. Je ne comprenais pas les contrôles de police systématiques. C'était comme si j'étais montré du doigt, ostracisé. Les Français avec qui j'allais à l'école, d'une inculture crasse, me prenaient pour un sauvage. Tout ça a forcément influé sur ma manière d'être et de faire. Ça donne de la force, ça vous permet d'avancer.

D'où vient votre goût pour les situationnistes, dont la publication des livres est un tournant important dans la trajectoire d'Allia ?

Je commence donc à lire en 1966-1967 : l'agitation était dans l'air, la transgression aussi, tout devait être remis en question. Très rapidement, je me suis intéressé aux plus minoritaires et aux plus radicaux. J'ai eu la chance de ne pas être contaminé par le gauchisme ambiant, le trotskisme, le maoïsme. J'avais l'âme anarchisante, et voir toutes ces organisations gauchistes, aux discours débilissants, qui érigeaient en icône un vieillard fou en Chine, ça m'a vacciné. Beaucoup ont fait le voyage et ont fait l'apologie de régimes criminels. Je me méfie des idéologies comme de la peste. Je suis toujours habité par une profonde révolte face aux injustices, une colère face à l'évolution de notre société, qui va dans le mur au mépris des individus. Tout ça se voit d'ailleurs dans les livres que je publie, dont récemment *Plexiglas mon amour* d'Éric Chauvier, qui montre via la pandémie comme on est mené à être dépossédé de sa propre vie dans ses moindres recoins, et la tentation des gens à adhérer aux discours officiels pour en être. On est restés tels qu'on était. Ce n'est pas une revendication psychorigide, c'est une tendance naturelle qui, sur la durée, s'avère très payante. Les modes tournent très vite, vous savez. Le fait d'avoir un catalogue qui a un style particulier permet aux

gens de faire un pas de côté par rapport au phénomène de concentration dans le domaine des idées. Si le public était aussi abruti qu'on veut nous le faire croire, on n'existerait pas. Bref, à l'époque, je choisis plutôt les situs. Quand j'ai commencé à lire leurs textes, j'avais l'impression de trouver des mots et du sens sur ce que je ressentais confusément. Ça m'aidait à mieux comprendre les choses et à critiquer le gauchisme ambiant dont les tenants du titre, une fois la grande agitation passée, ont repris leur place dans la société, destinés qu'ils étaient à occuper des places dans l'élite, des places de pouvoir. Avoir découvert les textes situationnistes m'a donné des armes pour pouvoir construire ma propre pensée critique à l'époque. Comme j'ai tendance à remonter aux origines, quand j'ai lu le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem ou *La Société du spectacle* de Debord, j'ai voulu savoir d'où ils venaient. Ça a été un travail difficile qui a donné naissance au livre que j'ai publié en 1985, *Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste*. Pour retrouver ces documents, j'ai écumé les bibliothèques de France et des Pays-Bas, j'ai contacté des particuliers. À l'époque, les situs n'étaient pas ce qu'ils sont devenus aujourd'hui. J'ai rencontré des lettristes, dont Jean-Michel Mension pour *La Tribu*, un livre d'entretiens que j'ai réalisé avec lui. On comprend ce qu'on fait après l'avoir fait : sans le savoir, j'ai mis de la chair sur un mouvement qui fascinait beaucoup de monde mais qui restait mystérieux, impalpable. En faisant parler mes interlocuteurs sur la vie quotidienne de celui-ci, j'ai rendu la chose humaine. De toute cette expérience avec les situs, ce à quoi je reste le plus attaché ce sont les premières heures du mouvement lettriste. Le paradoxe, c'est que le situationnisme a rencontré la notoriété quand il s'est politisé, alors que moi ce sont les débuts qui me touchent le plus. Le mouvement avait mis l'accent sur un texte de Marx qui avait été ignoré par Badiou et Althusser. Il s'agit du *“Caractère fétiche de la marchandise*

et son secret”, texte que nous avons à notre catalogue. C'est criant aujourd'hui, ce caractère fétiche de la marchandise, et à quel point les êtres sont aussi devenus, telles des marchandises, échangeables. Mais je ne nie pas le fait que la maison d'édition, même si modeste, est une entreprise capitaliste. Je dirige une entreprise, je ne suis pas dupe. Les livres que je publie sont des marchandises qui, si elles ne se vendent pas, mettent en péril la maison.

Comment faites-vous financièrement ?

L'indépendance est avant tout intellectuelle, mais il faut être assez solide et indépendant financièrement pour pouvoir se tenir en dehors des modes ou de l'Université. Comme par volonté un peu crâne, on a voulu être fidèles à l'esprit des livres que nous publions : nous ne quémardons pas d'argent. Je ne dis pas que nous sommes un modèle de conduite, je ne fais pas de discours moral, surtout pas, ça me hérissierait. Je dis juste que nous avons fait ce qui nous convient. Nous n'avons jamais demandé de subsides publics. L'avantage de cette politique, c'est qu'on a vite compris que si on ne vend pas de livres, on n'existe plus, donc nous avons appris à vendre des livres. Il y a le noble et le vulgaire. Je viens de vous parler du noble, mais le vulgaire, vendre des livres, ne me dérange pas. L'un dépend de l'autre et j'assume naturellement les deux.

Vous parlez de votre catalogue comme du travail d'un auteur...

Complètement. Je constitue une œuvre avec les œuvres des autres. La cohérence réside là. Un point de vue sur l'être humain, sur le monde, sur d'où nous venons et où nous allons. C'est ainsi que nous avons publié et vendu le texte d'Hannah Arendt à part, alors qu'il faisait partie d'un recueil paru chez Christian Bourgois. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas d'entretenir le patrimoine culturel de la France, c'est de sortir un texte du passé, oublié ou considéré comme marginal, et qu'il trouve un écho extrêmement contemporain dans notre vie aujourd'hui. Le texte de Maurice Joly montre, par exemple, comment on peut vider un discours de sa substance politique et en garder l'apparence : c'est exactement ce que l'on a vu dans les discours politiques de la présidentielle. Ressortir certaines choses des marges d'une époque pour les ramener au centre. Ce sont des outils que nous donnons directement, nos ouvrages sont très brièvement voire pas du tout préfacés ou postfacés. ...

“Ce que je souhaitais, c'était créer un style dans l'époque, qu'un auteur mort ou vivant ne se sente pas en mauvaise compagnie dans une liste par ordre alphabétique.”

→ Gérard Berréby,
fondateur des éditions
Allia.



→ On va vers le millier de références, dans des domaines très variés : de la traduction d'un poème de Sapho à un livre sur le hip-hop, en passant par des textes sur la philosophie néoplatonicienne. Il y a une ligne directrice à laquelle se référer, mais attention, je ne suis pas un directeur de conscience. L'honnêteté intellectuelle est antinomique des gourous. Toutes les époques ont une morale, et je ne suis pas certain que celle d'aujourd'hui soit meilleure qu'une autre.

Allia est aussi très connue pour ses livres formidables sur le rock, la musique.

Je n'ai jamais eu l'envie de faire une collection de livres sur la musique, mais le premier livre sur ce sujet que j'ai publié, en 1998, a été un grand moment dans la maison car ça a beaucoup fait parler de nous. C'était *Lipstick Traces* de Greil Marcus, qui était paru dix ans plus tôt mais que personne n'avait publié en France. Il y parlait du dadaïsme, des lettristes situationnistes et des punks. Je publiais déjà les deux premiers. Bien sûr qu'il parle de musique, mais la façon dont il en parle était différente. Marcus commence par dire que sur les quais des trains de banlieue, le lendemain du passage complètement fou des Sex Pistols à la télé, tout le monde ne parlait que de ça. Il intègre la musique dans une histoire politique et sociale. Dans le livre sur le disco de Peter Shapiro [*Turn the Beat Around*], les cent premières pages racontent la ville de New York en faillite, la répression dans les clubs gays déjà clandestins, comment les gays étaient harcelés par la police, comment le disco est né dans ces clubs underground. Jon Savage, dans *England's Dreaming*, raconte l'ère Thatcher et le chômage de la jeune génération. Jeff Chang fait pareil dans *Can't Stop Won't Stop* pour raconter la naissance du hip-hop. Ces livres montrent avant tout comment un nouveau mouvement s'installe. On a signé tous les grands noms de la critique anglo-saxonne.

Et vos livres sont très beaux.

Le livre, l'habillage du livre, la façon d'en parler, en librairie ou ailleurs... je ne vois pas la différence dans mon métier d'éditeur. Dès le départ on a soigné les livres, il y a une recherche iconographique ; ils sont bien faits, et on aime ce qu'on fait. Il y a de l'amour dans nos livres. Et les gens le savent. Ça ne coûte pas cher de faire beau mais ça demande plus d'attention. On apporte à nos textes, à nos livres, le plus grand soin.

Quel a été le plus grand succès en librairie ?

Les Miscellanées de Mr. Schott de Ben Schott – on va vers les 300 000 exemplaires. Après, on a beaucoup de livres qui tournent à 50 000 exemplaires. On a un fonds de catalogue, on fait plus de réimpressions à l'année que d'impressions de nouveaux livres. Pour trente nouveautés par an, on réimprime soixante à quatre-vingts autres titres. Nos livres gardent une crédibilité encore aujourd'hui. *Zéropolis* de Bruce Bégout est reparti en vente. Comme Walter Benjamin, *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, ou encore *Rapport sur moi* de Grégoire Bouillier.

Comment voyez-vous les prochaines années chez Allia ?

La maison a un catalogue sain, avec un fonds qui tourne donc tous les mois. Tout est organisé avec Danielle Orhan, qui est mon adjointe et associée, qui possède 20% du capital et est appelée à me succéder si jamais je ne suis plus là. Mais pour le moment, je vais bien, je suis toujours en vie et j'ai toujours envie. J'aime agir. Mon profil intellectuel et ma formation, c'est le catalogue de ma maison. S'il y a une satisfaction que je retire de tout cela, c'est qu'on ne s'est pas dépensés en vain. Et je suis encore habité par l'excitation de ce qu'on va découvrir. ♡